

Mort du toubib

Récit d'Émile BAGARRY
estafette moto au PHR du 4e escadron

Texte paru dans l'Ancre et l'Étoile (spécial congrès 2005)



Dimanche 3 février 1946

Je me lève assez tôt ce matin après une bonne nuit passée à Bangoï dans le petit kiosque en bois où avec Bébert nous avons emménagé. Mais, hier, quelle aventure au carrefour et quelle frousse pour David, dont une balle avait sectionné net le câble d'une bougie de sa moto et qui dut se défendre à coups de grenades, resté seul de l'autre côté du talus. Du bon côté heureusement.

Par deux fois j'ai bien failli, tout autant, passer à la casserole. Avant d'arriver à ce carrefour, un Viet s'est brusquement levé du talus gauche où il était planqué et m'a tiré dessus, à 5 mètres. Mais, déséquilibré par la pente il m'a raté. Les copains du scout qui me suivait, eux, ont visé juste.

Une demi-heure plus tard, alors que je m'étais abrité d'un tir assez sporadique derrière l'half-track du capitaine, une balle venue de la gauche (décidément cette gauche m'en veut...!) a claqué net sur le haut de la porte du chauffeur. Demi-tour de la 30, on n'en parle plus !

Au moment d'assister à la messe le juteux me désigne pour aller à Nha-Thrang avec le GMC de Stourme. Une balade !

Départ très gai. Le médecin lieutenant Jacques Mazières est chef de voiture. Rouxel (le juteux), Depoisier, Cornet, Gros, Giraudon, le sergent Illet (qui doit être hospitalisé because «petit frère») et moi sommes sur le plateau à l'arrière. Tout va bien jusqu'au pont de 8 tonnes que les Viets ont brûlé l'autre jour. Nous passons sans encombre, à gué. Quelques dizaines de mètres plus loin, rebelote et autre gué.

A cet instant, l'un de nous aperçoit dans le village que nous allons traverser un niac qui franchit d'un bond la route, à 100 mètres de là. De mon côté, j'en vois un autre faire des signes en direction des premières pailletes. Quelques secondes, nous y sommes ! Sachant le GMC isolé, sans défense, les saligauds ouvrent le feu. Éclate une salve de trois fusils-mitrailleurs, à bout portant, renforcée par des armes automatiques et fusils. Les balles sifflent. Je vois, à dix mètres du camion, un Viet, abrité sous l'auvent, arme à la hanche, tirant sur la cabine. Il ne peut rater sa cible.

Nouvelle rafale, plus rageuse, plus insistante.

A l'arrière, nous nous camouflons derrière les ridelles, claquements secs dans le bois à quelques centimètres de ma tête.

Dans le vacarme une voix : « le lieutenant est touché ! »

Nouvelle rafale. Illet qui se couchait me crie que lui aussi est touché, rectifie : « non je n'ai

rien ! » puis quelques secondes après : « je suis blessé à la fesse droite ! ».

« As-tu besoin de moi ? » « Non, ça peut aller, essaye de riposter ! »

J'y renonce car je ne vois absolument rien. Le tir continue, Depoisier servant (par occasion) d'un FM, se rend compte que le chargeur est tombé dans du fromage mou. HS !

Autre pont, fraîchement coupé celui-là. Sans hésiter, Rouxel saute sur la route, descend dans la rizière et guide Stourme totalement exposé aux tirs, il balaye du coup, avec panache, les soupçons qui courent sur son comportement ! Clameur des Viets qui tirent de plus belle voyant que nous allons leur échapper.

Crabotage, réducteur, nous franchissons la raide pente, sur la route, Charles appuie sur le champignon. C'est fini, le calme soudain.

Tout le monde debout à l'arrière. Je regarde dans la cabine.

Du sang, partout, du sang sur les copains proches de la lucarne. Le toubib a sa tête sur l'épaule de Stourme qui, d'un bras, tente de le redresser.

A part lui et Illet, personne d'autre ne semble avoir été atteint.

Cinq kilomètres plus loin, une colonne vient vers nous : un char, deux scouts et un command-car. Grands signes pour les arrêter. Ce sont les gars du 1er peloton, et le capitaine Duval. On explique la chose. Pendant ce temps, premiers secours aux blessés. Le lieutenant a une balle en plein front, une autre dans le larynx. Il est inconscient. Illet a simplement une balle dans la fesse qui est remontée à fleur de peau au niveau des reins. Trois fois rien !

Nous fonçons à toute allure vers l'hôpital de Nha-Trang. Une heure de route parsemée de ponts aux tabliers coupés par le milieu, de gués improvisés, de chicanes profondes en crémaillère. Charles se surpasse !

Sitôt amené en salle d'opérations, le lieutenant est opéré mais meurt presque aussitôt. On pense que le Viet au FM a cru tirer sur le chauffeur, trompé par la conduite à gauche du GMC. C'est ce qui nous a sauvés, car, si Stourme avait été tué...

Illet passe lui aussi sur le billard. Son état n'inspire aucune inquiétude. Je vais le voir dans la chambre (la même où je passerai, quelques semaines plus tard, un triste mois de mars).

« Tu te rends compte, c'est glorieux comme blessure, une balle dans le c... ! »

On change une roue, crevée dans l'affaire et allons rejoindre le cantonnement du 1er peloton à la citadelle de Kandi. Nous y sommes accueillis en rescapés... et c'est bien le cas.

Inspection du GMC; criblé de balles, cabine totalement ensanglantée; il a tout de même vaillamment tenu le coup. On le nettoie du mieux qu'on peut.

Ce soir, la veillée est bien triste, le toubib était un vrai copain, toujours prêt à nous aider, toujours disponible aux confidences, un frère !

Nuit quelque peu agitée. Je me remémore l'affaire. Nous avons eu un sacré pot quand même !
Pourvu que ça dure.